

Sylvie Drapeau
Les coulisses d'une année marathon

Raymond Bertin

Numéro 136 (3), 2010

L'oeuvre en chantier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2010). Sylvie Drapeau : les coulisses d'une année marathon. *Jeu*, (136), 118–125.

RAYMOND BERTIN

SYLVIE DRAPEAU : LES COULISSES D'UNE ANNÉE MARATHON

Difficile d'amener Sylvie Drapeau à parler du passé, même récent : déjà happée par le prochain rôle, la comédienne paraît totalement prise par l'instant présent. Au moment où je l'ai rencontrée, début août, elle se glissait chaque soir, depuis un mois, dans la peau de la mythique Édith Piaf, au Théâtre de Rougemont, et débutait le jour même les répétitions de *Vassa* de Gorki, spectacle d'ouverture de la saison 2010-2011 du Théâtre du Rideau Vert, où elle tient le rôle-titre. Il s'agit de sa troisième collaboration avec Alexandre Marine, après *Marie Stuart* (2007) et *Un tramway nommé Désir* (septembre-octobre 2009), cette dernière production marquant le début d'un véritable marathon constitué de six spectacles à la fois très différents et d'une grande exigence. Suivront les créations de *Chambre(s)* au Théâtre de Quat'Sous (novembre-décembre) et de *la Liste* au Théâtre d'Aujourd'hui (janvier-février 2010), puis *Et Vian ! dans la gueule*, au Théâtre du Nouveau Monde (avril-mai), *Piaf* (juin-juillet) et *Vassa* (septembre-octobre). Un enchaînement ininterrompu, qui pourrait être casse-cou pour une constitution normale.

« Ce sont en fait six spectacles qui se chevauchent, explique la comédienne, ce qui fait que je suis toujours réchauffée ! Quand je dis « réchauffée », je parle de la présence sur scène. Au Québec, on ne présente une pièce que 24 fois. Voilà pourquoi il est possible de faire six productions en ligne. Jouer toute l'année, pour une actrice, devrait être normal. Ce n'est pas que je joue trop, c'est que j'incarne plusieurs rôles différents, voilà l'exigence extrême. Dieu merci, j'ai une bonne santé, ça s'est bien passé, mais il ne faut pas tenter le diable non plus ! » Elle se réjouit de reprendre en tournée, jusqu'au printemps 2011, *Piaf* et *la Liste* : « Je vais



Sylvie Drapeau dans *Piaf* de Pamela Gems, mis en scène par Jacques Rossi au Théâtre de Rougemont à l'été 2010 (Productions Jean-Bernard Hébert).
© Mathieu Rivard.

récolter ce que j'ai semé, dans deux cas sur six, ce qui n'est pas si mal ; on n'a pas toujours cette chance. Ensuite, je pars un an en Europe avec Wajdi Mouawad, qui va monter tout Sophocle, en commençant par les trois tragédies portant sur les femmes : *Antigone*, *Électre* et *les Trachiniennes* ; le projet s'intitule *Des femmes*. Un an pour un projet, j'en rêve depuis toujours ! J'en parle et j'ai envie de pleurer, tellement c'est extraordinaire ! »

LE PERSONNAGE DU SOIR...

Déjà projetée dans l'avenir, Sylvie Drapeau doit faire un effort pour revenir sur sa préparation à un rôle. Pour Blanche DuBois, comme pour Vassa ou les autres grands rôles qu'elle a eu à interpréter, l'actrice passe le mois précédant les répétitions à s'approprier le texte par un long processus, tout en jouant sur scène, le soir venu, un autre personnage : « Mon système est habitué d'en travailler deux à la fois, mais pour y arriver, il faut que le premier soit abouti. » Il ne s'agit pas d'un travail de mémorisation, mais de mise en bouche : « Je lis le texte cent fois, pour bien l'articuler, pour que ça coule. D'abord à voix douce, sans rien pousser : je laisse monter. Au début, c'est le personnage du soir qui veut dire les lignes, ça me met mal à l'aise, mais je continue, je ne lâche pas. Le personnage du soir voit qu'il n'y a pas de place pour lui et, peu à peu, une voix neutre s'installe, des intonations, des nuances propres à un nouveau personnage arrivent. En juillet, je travaillais le texte de Vassa puis, au début, c'était la voix de Piaf qui venait, mais depuis deux semaines, ce n'est plus la voix de Piaf, elle vient malgré Piaf. »





Cette partie du travail appartient à la comédienne, qui ne la partage pas avec son metteur en scène : « C'est ma *business* et c'est délicieux : l'être créatif libre fait toutes les racines ; j'y mets beaucoup de temps, toute seule pendant un mois, chaque jour sans exception, quelques heures par jour. Avant, j'y allais avec toute la pièce, maintenant j'y vais scène par scène, jusqu'à ce qu'une scène devienne fluide, puis je passe à la suivante. C'est nouveau comme méthode, j'ai essayé ça avec Piaf, puis j'ai décidé de l'établir avec Vassa. L'important, c'est d'y aller comme dans une forêt : pour apprendre à la connaître, je fais mes sentiers tranquillement. » Pour *Un tramway nommé Désir*, elle a revu le film avec Vivien Leigh, qu'elle juge « tellement beau et inspirant », ajoutant : « Je savais qu'avec Alexandre Marine, ce serait très différent, que je *revolerais* dans les airs... Sa version était musclée, pas romantique – lui n'est pas romantique du tout ! –, et j'ai trouvé ça intelligent : c'est très violent, la vie de Blanche DuBois. Je savais bien qu'on irait dans la violence, et puis, l'érotisme est toujours au premier plan avec lui. J'ai très hâte de voir comment il va traiter l'érotisme de Vassa, qui est une femme d'affaires et une mère... »

LE YOGA À LA RESCOUSSE

Pour enchaîner les premiers rôles comme elle le fait, la comédienne, dont le jeu est souvent très physique, suit-elle un programme d'entraînement ? « Depuis quinze ans, dit-elle, je fais du yoga, selon la méthode Iyengar, et c'est la base de tous mes personnages. Comme là, Piaf, elle ne se tient vraiment pas bien, elle a une posture qui me fait mal, c'est très dur pour le corps. Il y a là un travail de déconstruction du corps, qui vient de son auto-destruction, de l'époque et aussi du style naturaliste de ce théâtre. Une chance que j'ai mon yoga pour compenser et redresser la posture ! Pour moi, c'est plus difficile qu'*Un tramway*... où je sautais partout, parce qu'il y avait une libération, une expression de la violence par le corps. » À nouveau, étonnamment, l'interprète explore seule cette dimension : « Ça, c'est la base. Ensuite, pour la préparation physique, ça dépend du metteur en scène. Certains ne tiennent pas compte du tout du corps. Le plus souvent, c'est nous qui inventons le corps du personnage. Très rares sont les metteurs en scène qui parlent de ça. Certains vont mettre le doigt sur un élément. Martine Beaulne, par exemple, va reconnaître

Sylvie Drapeau (Blanche DuBois) dans *Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams, mis en scène par Alexandre Marine (Théâtre du Rideau Vert, 2009). À l'arrière-plan : Catherine De Sève (Stella).
© François Laplante Delagrave.

certaines choses et m'aider à développer l'aspect physique. Elle le voit peut-être à cause de son travail au Japon, où le corps, dans le butô notamment, est tellement connecté. Elle voit passer, dans la posture, quelque chose qu'elle considère juste et me dit : pousse ça. Mais, en général, on est seul ; les metteurs en scène sont contents de voir apparaître cette dimension physique, mais ne contribuent pas à sa création. »

Comme tous les spectacles d'Eric Jean, *Chambre(s)* a été créé à partir d'improvisations. Une méthode pour laquelle Sylvie Drapeau dit n'avoir aucun talent. Mais, inspirée par le créateur et sa démarche, elle a plongé dans l'aventure. « J'ai adoré ça parce que c'était très physique ! lance-t-elle. Eric nous faisait faire des exercices pour nous mettre tous au diapason. On suit un *leader*, on travaille en chœur les gestes imprimés par chacun d'entre nous en alternance. C'est un processus passionnant, complètement créatif. J'ai aimé aussi être dans la musique, ne pas parler beaucoup. J'aurais préféré parler encore moins, tant qu'à faire une expérience d'un autre genre¹. Ce sont les mots que je trouve le plus difficile, j'en ai toujours tellement à dire ! (*Rires.*) »

DU TEMPS ET PLUS DE RÉPÉTITIONS

Certains ont pu s'étonner de voir cette comédienne chevronnée monter sur scène parmi un groupe de jeunes interprètes sans y tenir un rôle plus important que les autres. Qu'en pense la principale intéressée ? « Ça m'a beaucoup séduite, moi ! Comme un retour aux bases du métier, à la source. Je n'ai fait aucune entrevue, j'étais comme les autres, je n'avais aucun statut. La grande liberté ! Je n'étais plus "Sylvie Drapeau" avec eux, j'étais Sylvie. C'est super ! » Justement, les attentes à son égard, celles des directions artistiques qui l'engagent comme valeur sûre, lui pèsent-elles ? « Oui et non, affirme-t-elle. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'on m'offre des choses difficiles, des défis, des cadeaux. Bien qu'un rôle comme Blanche DuBois puisse être un cadeau empoisonné... » Elle donne l'exemple d'une entrevue accordée à Suzanne Lévesque, à *la Fosse aux lionnes*, qui n'avait pas aimé son interprétation : « En plus de devoir la jouer, ce qui n'est pas une mince affaire, il fallait que je défende le metteur en scène et sa vision. Ça, c'était lourd, exigeant. »

Le système de production théâtrale au Québec la bouscule : « Des fois, je sens que je manque d'outils. On se dit : "Sylvie est bonne, elle va nous faire ça les doigts dans le nez." Je n'ai jamais rien fait les doigts dans le nez. On ne me donne pas assez de temps et pas assez de représentations. Il n'y a pas suffisamment de répétitions non plus ; c'est pire depuis qu'on est payé, on répète encore moins. Il faut du temps pour toute création. Chaque fois que je vais jouer, c'est une création au même titre qu'une sculpture. Je ne sais pas faire ça, des p'tites vites ! Alors, je dois compenser pour le manque de temps de répétition. Bien sûr qu'il y a un travail personnel que je fais seule parce que j'aime le travail bien fait. J'aime ça d'amour ! Je suis très amoureuse de mon métier, mais je suis fatiguée de répéter si peu. Et de devoir livrer la marchandise ! Parce que c'est toujours ça au bout du compte : il faut que ce soit extraordinaire ! (*Rires.*) Je ris parce que c'est absurde : "Fais-nous ça vite, mais incroyablement bien." C'est pour ça que je suis si heureuse de passer un an sur un projet. Je suis gourmande, alors je salive à l'avance. »

La création de *la Liste* de Jennifer Tremblay, Prix du Gouverneur général en théâtre, fait exception à la règle : avec la metteuse en scène, Marie-Thérèse Fortin, une exploration en profondeur avait été faite l'année précédente pour une lecture publique du Centre des auteurs dramatiques. « J'avais une belle base quand on a commencé à répéter », note Sylvie Drapeau, qui ne tarit pas d'éloges sur cette expérience. « Ce que j'ai le plus aimé, c'est que les concepteurs venaient en salle de répétition. La musique s'est construite sur mon souffle,

1. Sylvie Drapeau et Eric Jean ont d'ailleurs un projet de spectacle sans paroles, un duo entre la comédienne et un danseur. Il leur faut pour cela trouver un moment où chacun sera libre.

complètement en communion. Pareil pour la lumière de Claude Cournoyer. Ça ne devrait pas se faire autrement : ce n'est pas normal que chacun travaille chez lui. On répète chez soi, mais il faut qu'il y ait communion. Parce que nous, comme interprète, on vit avec la dichotomie tous les soirs : si la musique n'est pas juste, ça paraît et on vit avec ça. » Est-il donc si rare que les concepteurs soient présents en salle de répétition ? « C'est très rare qu'ils viennent autant que pour *la Liste*. J'ai vu ça une fois pour *la Locandiera*², se souvient-elle. « La championne, pour *la Liste*, était Nancy Tobin, la conceptrice du son ; son travail est si juste, très raffiné. Je n'ai jamais été seule sur scène, ce que j'appréhendais. Quand la lumière, la musique, le son d'ambiance, le décor, les costumes, les accessoires, tout ça est juste parce que bien digéré par tout le monde – pas le choix, donc, de venir en salle de répétition où est la matière vivante ! – et qu'il y a communion, on sent l'esprit de la communauté. Ça change tout pour moi. »

FESTIVAL DE L'INSTANT PRÉSENT

Comment la comédienne apprécie-t-elle être dirigée par une comédienne ? « Un exemple résume cette collaboration, lance-t-elle : durant la première semaine et demie, avec Marie-Thérèse, nous avons travaillé uniquement les silences. Des répétitions complètes à ne faire que les silences ! Vous imaginez l'ambiance ? On choisissait les moments où il y en aurait, je me mettais en place et on faisait le silence. Ce qu'on cherche, dans le silence, c'est l'état : c'est le festival de l'instant présent. Je trouve ça audacieux. Marie-Thérèse et moi avions déjà travaillé ensemble sur *l'Aigle à deux têtes*³ ; il y avait déjà entre nous une harmonie et une parenté parce que nous sommes toutes deux comédiennes : elle m'amène à la justesse de l'émotion par le jeu, par l'intérieur. Il y avait des silences où je devais peler des pommes. J'ai pelé des montagnes de pommes ! » Lorsque je lui mentionne que, dans cette scène, j'ai cru voir Lady Macbeth, la même intensité, la même force, elle acquiesce : « Je vous ai dit que c'était positif de créer plusieurs personnages. Je porte tout ça : j'arrive au théâtre avec mes valises, je ne voyage pas léger ; ce n'est pas grave, je suis en forme pour les porter. Mais ça prend du temps avant que ça ait lieu. Les répétitions sous pression, c'est éprouvant parce que mes valises voudraient montrer tout leur contenu ; pas que ce soit nécessaire, ce n'est pas un choix conscient, mais ça pousse, ça veut exister. Alors je compense, je me prépare longtemps d'avance, je fais du travail en solitaire, mais ça ne remplacera jamais la rencontre. Souvent, les comédiens entre nous, pour pallier le manque de répétitions, nous répétons en dehors des fameuses heures, sans metteur en scène. Nous nous voyons avant ou après : c'est mieux que rien. Bien sûr, ce serait mieux avec le metteur en scène. (*Rires.*) C'est absurde, mais je dis les choses comme elles sont parce que si on n'en parle pas, ça ne changera jamais. Je pense que ça peut changer⁴. »

Tout au long du travail de création de *la Liste*, la comédienne a été suivie par la photographe Suzane O'Neill, dont le projet visait à capter l'arrivée du personnage, dans le fond de l'œil, dans le corps, dans la physionomie de l'actrice. Ce qu'elle a réussi, à en juger par les photos exposées dans le hall du théâtre durant les représentations. « Elle a assisté à toutes les répétitions, est venue chez moi quand j'apprenais mon texte, quand je faisais mon yoga, quand je faisais mon italienne sur la montagne. Au quotidien, je me suis habituée à sa présence, car elle sait se faire oublier, explique Sylvie Drapeau. Mais à l'entrée en salle, fini, je lui ai dit : ce n'est plus possible ; alors elle s'est installée en régie, derrière la vitre, pour continuer à prendre ses photos. »

UNE CHANSON AVEC ÇA ?

Au moment où elle débutait sa recherche sur Piaf, la comédienne montait sur la scène du TNM dans *Et Vian ! dans la gueule*, d'après Boris Vian, un collage mis en scène par Carl Béchar. Une aventure qui a failli chavirer : « Quand je vous disais "faire vite", voilà l'exemple, une fois

2. Pièce de Goldoni mise en scène par Martine Beaulne au TNM, en 1993 ; Sylvie Drapeau avait reçu le Masque de l'interprétation féminine pour le rôle de Mirandola.

3. Pièce de Jean Cocteau créée au Théâtre de la Bordée, à Québec, en janvier 2005, et reprise au Théâtre Denise-Pelletier au printemps de la même année.

4. Sylvie Drapeau écrit en ce moment avec Martine Beaulne un livre sur le théâtre, un échange entre une metteuse en scène et une actrice, dans lequel elle aborde cette question.



PAGES 124-125
Sylvie Drapeau et
Marie-Thérèse Fortin
pendant les répétitions de
la Liste de Jennifer Tremblay
(Théâtre d'Aujourd'hui, 2010).
Photos : Suzane O'Neill.



de plus, qui prouve qu'on peut faire des miracles, mais pour combien de temps ? » Rappelons que Pierre Lebeau, qui devait tenir le rôle principal, a dû être remplacé au pied levé par Marc Béland, à la suite de problèmes de santé. « Forcément, nous étions beaucoup laissés à nous-mêmes, dit-elle. Nous n'étions pas prêts, nous avons eu chaud, mais le miracle a eu lieu ! Nous avons répété devant le public. Trois semaines après la première, le spectacle était prêt. » Elle dit avoir aimé l'idée du metteur en scène d'inclure les chansons d'amour de Vian en contrepoint de sa dénonciation de la guerre et, surtout, elle croit que ce spectacle a permis à plein de gens de découvrir cet auteur. La chanson, à laquelle elle avait déjà touchée avec bonheur, allait représenter un double défi pour *Piaf*, spectacle où, en plus d'incarner une figure de chanteuse devenue un mythe, l'interprète devait elle-même se faire chanteuse et livrer sur scène une vingtaine de chansons. Pour cela, elle a suivi des cours de chant pendant un an, « ce qui est peu », précise-t-elle. Elle a aussi beaucoup lu, quatre biographies, et vu des films. « Puis, à un moment donné, j'ai senti que j'avais assez d'informations, le temps de l'incarnation était venu. J'étais saturée, je ne pouvais même plus l'entendre à la radio ! Je savais que je n'avais pas le talent d'imiter, mais au début, j'ai quand même essayé de l'imiter, c'était très mauvais et ç'a ralenti le processus. Puis, il y a eu un déclic, j'ai arrêté de l'imiter et, à partir de ce moment, elle est arrivée. Tranquillement, couche par couche. Maintenant, c'est elle qui vient tous les soirs, ce n'est pas quelque chose de plaqué. Moi, je ne peux que le vivre de l'intérieur, c'est un travail d'introspection à partir du texte. »

Sylvie Drapeau croit beaucoup en l'acteur créateur, « mais il faut de l'espace, un espace artistique ! lance-t-elle, sinon ça peut être la guerre ! Une guerre subtile, pas méchante, mais c'est très dommage. Je veux travailler avec des artistes. Parce que la vie s'est mise à passer vite... J'ai été très obéissante, mais je veux goûter à mon potentiel d'artiste. Voilà ce que je veux cultiver : la création. » ■